

ALAIN ROBBE-GRILLET

LE VOYEUR



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1955 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

ISBN 2-7073-0243-0

C'était comme si personne n'avait entendu.

La sirène émit un second sifflement, aigu et prolongé, suivi de trois coups rapides, d'une violence à crever les tympans — violence sans objet, qui demeura sans résultat. Pas plus que la première fois il n'y eut d'exclamation ou de mouvement de recul ; sur les visages, pas un trait n'avait seulement tremblé.

Une série de regards immobiles et parallèles, des regards tendus, presque anxieux, franchissaient — tentaient de franchir — luttèrent contre cet espace déclinant qui les séparait encore de leur but. L'une contre l'autre, toutes les têtes étaient dressées dans une attitude identique. Un dernier jet de vapeur, épais et muet, dessina dans l'air au-dessus d'elles un panache — aussitôt apparu qu'évanoui.

Légalement à l'écart, en arrière du champ que venait de décrire la fumée, un voyageur restait étranger à cette attente. La sirène ne l'avait pas plus arraché à son absence que ses voisins à leur passion. Debout comme eux, corps et membres rigides, il gardait les yeux au sol.

On lui avait souvent raconté cette histoire. Lorsqu'il était tout enfant — vingt-cinq ou trente années peut-être auparavant — il possédait une grande boîte en carton, une ancienne boîte

à chaussures, où il collectionnait des morceaux de ficelle. Il ne conservait pas n'importe quoi, ne voulant ni des échantillons de qualité inférieure ni de ceux qui étaient trop abîmés par l'usage, avachis ou effilochés. Il rejetait aussi les fragments trop courts pour pouvoir jamais servir à quoi que ce soit d'intéressant.

Celui-ci aurait à coup sûr fait l'affaire. C'était une fine cordelette de chanvre, en parfait état, soigneusement roulée en forme de huit, avec quelques spires supplémentaires serrées à l'étranglement. Elle devait avoir une bonne longueur : un mètre au moins, ou même deux. Quelqu'un l'avait sans doute laissé tomber là par mégarde, après l'avoir mise en pelote en vue d'une utilisation future — ou bien d'une collection.

Mathias se baissa pour la ramasser. En se relevant il aperçut, à quelques pas sur la droite, une petite fille de sept ou huit ans qui le dévisageait avec sérieux, ses grands yeux tranquillement posés sur lui. Il esquissa un demi-sourire, mais elle ne prit pas la peine de le lui rendre et ce n'est qu'au bout de plusieurs secondes qu'il vit ses prunelles glisser vers la pelote de ficelle qu'il tenait dans la main, à la hauteur de sa poitrine. Il ne fut pas déçu par un examen plus minutieux : c'était une belle prise — brillante sans excès, tordue avec finesse et régularité, manifestement très solide.

Un instant il lui sembla la reconnaître, comme un objet qu'il aurait lui-même perdu très longtemps auparavant. Une cordelette toute semblable avait dû déjà occuper une place importante dans ses pensées. Se trouvait-elle avec les autres dans la boîte à chaussures ? Le souvenir obliqua tout de suite

vers la lumière sans horizon d'un paysage de pluie, où nulle ficelle ne tenait de rôle visible.

Il n'avait plus qu'à la mettre dans sa poche. Mais il ne fit qu'en ébaucher le geste et s'attarda, le bras encore à moitié plié, indécis, à considérer sa main. Il vit que ses ongles étaient trop longs, ce qu'il savait déjà. En outre il constata qu'ils avaient, en poussant, pris une forme exagérément pointue ; naturellement ce n'est pas de cette façon-là qu'il les taillait.

L'enfant regardait toujours dans sa direction. Pourtant il était difficile de préciser si c'était lui qu'elle observait, ou bien quelque chose au delà, ou même rien de défini ; ses yeux paraissaient presque trop ouverts pour qu'ils pussent recueillir un élément isolé, à moins qu'il ne fût de dimensions très vastes. Elle devait seulement regarder la mer.

Mathias laissa retomber son bras. Brusquement les machines s'arrêtèrent. La trépidation cessa d'un seul coup, en même temps que le bruit de fond qui accompagnait le navire depuis son départ. Tous les passagers se taiseaient, immobiles, serrés les uns contre les autres à l'entrée de la coursive déjà bondée, par où la sortie allait s'effectuer. Prêts pour le débarquement depuis de longues minutes, la plupart d'entre eux tenaient leurs bagages à la main. Tous avaient la figure tournée vers la gauche et les yeux fixés sur le haut de la jetée, où une vingtaine de personnes se trouvaient rassemblées en un groupe compact, également silencieux et figé, cherchant un visage à reconnaître parmi la foule du petit vapeur. De part et d'autre l'expression était la même : tendue, presque anxieuse, bizarrement uniforme et pétrifiée.

Le navire avançait sur son erre, dans le seul bruissement

de l'eau qui se fend et glisse contre la coque. Une mouette grise, venant de l'arrière à une vitesse à peine supérieure, passa lentement à babord, devant la jetée, planant sans faire le plus imperceptible mouvement à la hauteur de la passerelle, la tête inclinée sur le côté pour épier d'un œil vers le bas — un œil rond, inexpressif, insensible.

Il y eut un appel de timbre électrique. Les machines se remirent à fonctionner. Le navire amorça une courbe qui le rapprochait avec précaution du débarcadère. Le long de son autre bord, la côte défila rapidement : le phare trapu à bandes noires et blanches, le fort à demi en ruines, l'écluse du bassin, les maisons alignées sur le quai.

« Il est à l'heure, aujourd'hui », dit une voix. Et quelqu'un rectifia : « Presque. » Peut-être était-ce la même personne.

Mathias regarda sa montre. La traversée avait duré juste trois heures. De nouveau la sonnerie électrique retentit ; puis encore une fois, quelques secondes plus tard. Une mouette grise, toute semblable à la première, passa dans le même sens, suivant sans un tremblement d'aile, avec la même lenteur, la même trajectoire horizontale — tête un peu tournée, bec pointant de côté vers le bas, œil fixe.

Le bateau n'avait plus l'air de progresser, dans quelque direction que ce fût. On entendait pourtant, à l'arrière, le bruit de l'eau violemment brassée par l'hélice. La jetée, maintenant toute proche, dominait le pont d'une hauteur de plusieurs mètres ; la marée devait être basse. La cale qui allait servir pour l'accostage montrait à sa partie inférieure une surface plus lisse, brunie par l'eau et couverte à moitié de mousses

verdâtres. En regardant avec plus d'attention, on voyait le bord de pierre qui se rapprochait insensiblement.

Le bord de pierre — une arête vive, oblique, à l'intersection de deux plans perpendiculaires : la paroi verticale fuyant tout droit vers le quai et la rampe qui rejoint le haut de la digue — se prolonge à son extrémité supérieure, en haut de la digue, par une ligne horizontale fuyant tout droit vers le quai.

Le quai, rendu plus lointain par l'effet de perspective, émet de part et d'autre de cette ligne principale un faisceau de parallèles qui délimitent, avec une netteté encore accentuée par l'éclairage du matin, une série de plans allongés, alternativement horizontaux et verticaux : le sommet du parapet massif protégeant le passage du côté du large, la paroi intérieure du parapet, la chaussée sur le haut de la digue, le flanc sans garde-fou qui plonge dans l'eau du port. Les deux surfaces verticales sont dans l'ombre, les deux autres sont vivement éclairées par le soleil — le haut du parapet dans toute sa largeur et la chaussée à l'exception d'une étroite bande obscure : l'ombre portée du parapet. Théoriquement on devrait voir encore dans l'eau du port l'image renversée de l'ensemble et, à la surface, toujours dans le même jeu de parallèles, l'ombre portée de la haute paroi verticale qui filerait tout droit vers le quai.

Vers le bout de la jetée, la construction se complique, la chaussée se divise en deux : du côté du parapet un passage rétréci conduisant jusqu'au fanal, et, sur la gauche, la cale en pente rejoignant le niveau de l'eau. C'est ce dernier rectangle, incliné et vu de biais, qui attire les regards ; coupé en diagonale par l'ombre de la paroi qu'il longe, il présente de façon satisfaisante pour l'œil un triangle sombre et un triangle clair.